

PHILOCITÉ

De la maternelle à l'université, en passant par les maisons de jeunes, les centres culturels, les bibliothèques, les IPPJ et les prisons, PhiloCité diffuse dans l'espace public les outils de la philosophie.

Parce que prendre le temps de réfléchir collectivement, sur un sujet du quotidien saisi au vol ou sur les grands thèmes qui balisent l'histoire de la philosophie, c'est se donner les moyens de s'émanciper.

PhiloCité propose, en Belgique et à l'étranger, des animations, des formations, des conférences et des travaux de recherche, dans un souci permanent d'émancipation, tant individuelle que collective.

L'aventure de la citoyenneté

On vient de créer en Belgique un cours de philosophie et citoyenneté. Nous nous intéresserons prochainement à ce que peut bien signifier « faire de la philosophie » avec des enfants dès l'âge de six ans, ce cours ayant bien besoin qu'on le sorte du néant où l'appellation journalistique l'a relégué.¹ Ici, nous voudrions interroger le deuxième mot : la citoyenneté. Celle-ci renvoie dans le programme du cours à un ensemble de qualités d'ouverture d'esprit et de sensibilité au bien commun, de capacités à adopter le point de vue d'autrui et de dialogue à entretenir dès le plus jeune âge.

Cependant, plutôt que de chercher à cerner cette notion un peu vague et très à la mode, nous allons nous intéresser au fait que l'Etat se préoccupe au développement de telles qualités et questionner les moyens par lesquels un tel résultat pourrait être atteint.

La potion miracle pour rendre plus citoyen

À la fin du 18^e siècle, on doit à Jeremy Bentham, maître à penser du capitalisme et de l'industrialisation, une réflexion qui pourrait servir de bréviaire au gouvernement en matière de formation à la citoyenneté. Le problème qu'il affronte ? Comment le souverain peut-il générer du civisme, alors que « *les vertus civiles les plus importantes au bien-être de la société et à la conservation du genre humain, ne consistent pas dans des actes éclatants qui portent leur preuve en eux-mêmes ; mais dans une suite d'actes journaliers, dans une conduite uniforme et soutenue qui tient aux dispositions habituelles de l'âme* »² ?

Le problème de ces qualités citoyennes, c'est qu'elles sont trop délicates, banales et fines pour être éclatantes et faire seules leur publicité.

Bentham diagnostique alors un déficit dans le système pénal et rémunérateur : « *Leur imperfection commune est de n'appliquer leurs sanctions qu'à des actes distincts et saillants : de n'exercer qu'une influence éloignée et indirecte sur les habitudes, sur les dispositions internes qui teignent leur couleur tout le cours d'une vie* ».³

Le rôle de l'Etat est de combler cette lacune en illustrant (au sens littéral : en rendant illustre) par une « *paie d'estime* » ces actes discrets et d'éduquer par-là les masses à un civisme discret et quotidien. Ce traité correspond historiquement à une nouvelle figure du héros, le sauveteur, rendu plus visible « *artificielle-ment* » par la création de prix de vertu, de médailles du mérite et de légions d'honneur. Il s'agit de façonner une exemplarité quotidienne, « médiocre », par le langage symbolique de l'estime publique.

Bentham souligne l'efficacité d'un tel procédé : celui qui reçoit ce genre de récompense est renforcé dans sa vertu, car démentir un honneur, ce serait se trahir soi-même.

En outre, le spectre de la population susceptible d'être honoré est élargi : la récompense encourage à la vertu civique tous les citoyens et plus seulement une caste d'élite et de soldats chargés de représenter et défendre la nation.

Enfin, l'Etat s'en tire à bon compte, car tout cela n'est pas bien difficile à créer et ne coûte pas grand-chose (une jarretière, un brin de laurier, un morceau de ruban).

On appréciera sans doute le cynisme délicat qu'il peut y avoir à chercher, lorsqu'on gouverne, à rendre *les autres* plus civiques à si peu de frais. Nulle question ici de l'exemplarité des gouvernants.

Du laurier royal au kiosque

Initialement, l'Etat monopolise le marché des prix et récompenses : « *À l'avenir aucun don, aucun hommage, aucune récompense ne pourront être votés, offerts ou décernés comme témoignage de la reconnaissance publique par les Conseils généraux, Conseils municipaux, gardes nationales, ou tout autre corps civil ou militaire* » (Ordonnance royale du 10 juillet 1816). Mais la presse s'empare bientôt de cette fonction, faisant à l'occasion sa première page des exploits quotidiens des « *ploucs* ». On voit ainsi apparaître en 1856 une *Revue universelle des traits de courage, de dévouement, de bienfaisance et de probité*, où « *le lecteur sera tenu au courant de tous les actes de charité, de dévouement et de courage* ».

“ Les aventuriers de la tribu rouge ont décidé de vous éliminer et leur sentence est irrévocable ”

Cette revue table sur le fait que « l'honneur est, en principe, le mobile des actions humaines, et c'est la plus belle récompense du courage ; mais si cette récompense est assurée au soldat sous les drapeaux, elle manque souvent à l'homme qui se dévoue dans l'obscurité de la vie civile, pour arracher son semblable à la misère ou à la mort ». ⁴

Ce déplacement des lieux de visibilité, de la médaille d'honneur remise par le président ou le roi à la une des journaux, a surtout impliqué la multiplication des actes rendus visibles, laquelle a ruiné l'efficacité du procédé. Comment l'acte discret peut-il en effet encore saillir dans cette forêt de spots éclairants les gestes de l'homme de la rue ? Ce déplacement a également engagé la dissolution progressive du lien entre héroïsme et nation, les actes valorisés n'étant plus spécifiquement choisis pour leur contribution au bien commun. Elle a enfin signifié la promotion progressive d'une morale individualiste de préférence à une morale civique. Ce glissement se marque par l'apparition d'une nouvelle figure du héros, plus capable de se distinguer dans ce contexte de surenchère de visibilité : l'aventurier.

Ce qui fait de l'aventurier une figure héroïque, ce n'est plus l'ensemble de ces qualités discrètes fondamentalement utiles à la vie collective, mais la ténacité, l'audace, l'endurance – des qualités sommes toutes plus « visibles » et éclatantes.

Certes, les héros de tous temps ont certainement fait preuve de telles vertus, mais la particularité de nos nouveaux héros de Koh

Denis Brogniart,
animateur de Koh-Lanta

Lanta tient à la disparition pour eux de la nécessité de donner un objet à cet effort. L'effort et l'audace ne sont plus les moyens d'une fin, mais des fins en soi ; et ils sont de la sorte en eux-mêmes visibles, vertueux et louables.

Le mérite devient la seule valeur partagée d'une société où le mot « citoyen » peine à trouver du sens. C'est la coquille vide dans laquelle peuvent se glisser, s'engouffrer même, tour à tour le libre choix des valeurs de l'action héroïque et l'instrumentalisation la plus efficace de la force de vie nue. À n'en pas douter un cours de « philosophie et aventure » aurait mieux collé aux vertus « citoyennes » aujourd'hui classiquement promues par les médias de masse. — **Gaëlle Jeanmart**

philocité®

1. Les journaux ont beaucoup titré sur ce « cours de rien ».
2. Bentham, *Traité des récompenses*, Bruxelles, Société belge de librairie, 1840, p. 101.
3. *Ibid.*, p. 159.
4. Cité par F. Caille, *La figure du Sauveteur. Naissance du citoyen secourable en France 1780-1914*, PU de Rennes, 2006, p. 105.